

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 3 MARS, 1848.

No. 12.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

VI.

A l'extrémité du boulevard Mont-Par-nasse, on voit, à quelques pas de la grille du Luxembourg, une petite maison, fort simple en apparence, où l'on pénètre par une sorte de voûte, garnie à son entrée de treilles de vigne d'un aspect très-réjouissant. On descend vingt marches environ, et l'on se trouve dans une cour, entourée de quelques bâtiments presque champêtres. Au centre, existe un jardinet, divisé en autant de compartiments que cette partie de la maison compte de locataires. Une seconde voûte, plus rustique encore, s'il est possible, que la première, et douze ou quinze marches descollées et glissantes, mènent à une autre cour plus étroite, et dont les bâtiments moins élevés servent d'asile à quelques pauvres familles. Là point de côtés de fleurs, point de vignes, mais, en revanche, on trouve un beau marronnier et une citerne; de plus les murs sont, presque en totalité, tapissés de lierre. Quelques giroflées naturelles, semées par le vent sur les toits, balancent en été leurs touffes jaunes au-dessus de cette sombre verdure, et l'on aperçoit, sur les fenêtres, deux ou trois pots de résé-das, achetés à bas prix par quelque jeune fille, ou s'il faut en croire les mauvais propos d'une vieille blanchisseuse retirée, habitant depuis trente ans le rez-de-chaussée, dérobés aux tombes du cimetiè-re voisin. Au fond de cette cour, deux portes vitrées conduisent à deux appartements, non moins chétifs que le reste de la maison, quoique jouissant concurremment d'un jardin de quatre mètres carrés, et sur lequel ne pourrait planer du dehors aucun regard indiscret. L'un de ces appartements était occupé par un monsieur Rouilloux, ancien employé au Mont-de-Piété, et qui, après quarante ans d'exercice, avait amassé six cents livres de rentes, y compris la pension de retraite, et se prélassait enfin, au fond de cet aimable réduit, dans les douceurs d'une oisiveté si laborieusement conquise. L'autre locataire n'était rien moins que le digne confident d'Allameida, il signora Michaël, peu considéré de ses voisins, bien qu'on ignorât ses habitudes et qu'il parût jouir d'une honnête aisance, mais par la seule raison qu'il rentrait quelquefois après minuit, et joignait à cette énormité, de n'avoir point décliné le chiffre de son revenu, la nature de ses relations, son âge, ses projets, et habitait le quartier depuis un an à peine. Or Michaël, peu sensible à l'opinion des commères, se consolait parfaitement de leurs mépris, et s'occupait à tout autre chose qu'à écouter leurs bavardages, ainsi que le lecteur pourra s'en convaincre en pénétrant plus avant dans l'intimité du protecteur de Mousset.

Une première pièce, destinée primitive-ment à servir de cuisine, ne semblait plus avoir d'autre usage que celui d'intercepter tout bruit de voix entre la cour et les deux pièces auxquelles se réunissait l'appartement de Michaël. Dans une de ces chambres, uniquement meublée d'une vieille table de bois blanc, peinte en noir, et de six chaises, dont le plus brocanteur n'eût pas donné 2 francs, l'ancien fonctionnaire au Mont-de-Piété copiait gravement une longue lettre, et interrompait çà et là sa rédaction pour puiser à longs traits dans une tabatière de corne. Après s'être bourré le nez, il reprenait son travail avec une nouvelle ardeur, ou, pour parler plus juste, avec cette apathie soutenue, qualité dominante des vieux employés. Pourquoi M. Rouilloux se trouvait-il chez son voisin? à quoi s'occupait-il? Nous ne refusons nullement de satisfaire toute curiosité, bien légitime du reste à cet égard, mais nous croyons devoir, avant de répondre, passer dans la pièce voisine, où des intérêts d'un ordre plus élevé se débattaient en cet instant.

Deux hommes, Michaël et Mousset, étaient assis devant un assez bon feu de bois clair, et vidaient, sans façon, tout en causant de leurs affaires, une écuelle de vin chaud, posée sur une petite table à côté d'eux.

—Tu te rappelles nos conventions,—disait Michaël;—et puisque tu es parvenu à t'emparer de la somme entière, il faut m'en remettre au moins la moitié.

—Je vous ferai observer, Monsieur, que les choses ont été plus difficiles que vous ne l'aviez supposé. Je préfère, à coup sûr, la moitié de la somme au tiers seulement, mais en privant Goulard et Bodin de ce qui devait leur revenir, je joue gros jeu; vous comprenez.

—Parfaitement, mais puisque les quatre louis sont censés perdus.

—Cela n'empêche pas Goulard d'être soupçonneux et d'avoir le poignet solide.

—Je le sais, parbleu! aussi bien que toi. Songe donc que, pour mon compte, j'ai risqué hier trois fois ma vie, et que cela mérite indemnité.

—Excusez, patron, nous sommes quittes, puisque j'ai eu à appeler à temps ce monsieur étranger, qui est votre ami, un drôle de particulier! N'importe; chacun pour soi; ni vu, ni connu! ce qui ne m'a pas empêché, un peu plus tard, de vous donner deux bons pistolets; hein! qu'en dites-vous?

—Heureusement—fit Michaël, pâlisant à ce souvenir,—je n'ai pas été obligé de faire feu. Tes deux amis m'ont volé mon poignard; c'est une perte, mais à la seconde attaque, je les ai bravement mis en fuite.

—Grâce à moi! cela vaut quelque chose.

—Tu comptes donc pour rien mes dangers et ma peur?

—Et moi, comment m'arrangerai-je avec

Goulard et Bodin?

—Tu feras semblant de chercher l'argent, et tu diras que tu n'as rien trouvé.

—Ils m'égorgeront; Goulard est féroce comme un Turc, et Bodin rageur comme le chien d'un philanthrope.

—Tu ne resteras pas chez toi, et ils ne sauront où te trouver.

—Au fait! ma femme est en prison; mon fils a quatorze ans: il est en âge de se suffire.

—A-t-il un état?

—Il circule les bottes, derrière Notre-Dame de Lorette, et la nuit il fait le guet, au haut de la rue des Martyrs; fameux endroit, l'hiver! Il y a là une butte, d'où on domine les passants; et comme les voitures vont au pas, vu la roidure de la côte, on n'est pas dérangé par le bruit, et on peut joliment calculer les distances; on entendrait, à cent pas, le trot d'une souris.

—Et la police?

—Il n'y en a pas, c'est un quartier franc.

—Qu'entends-tu par là?

—Nous appelons comme cela les endroits libres.

—Un quartier où les mouchards n'ont rien à voir. Il n'y en a pas mal à Paris. Vous comprenez qu'on ne peut pas garder toute une ville, et que d'ailleurs il faut bien que les gens comme nous vivent quelque part; si l'on nous pressait trop, ce serait la fin du monde.

—C'est admirable. Ah ça! Mousset, reviens à nos affaires; pour la dernière fois, veux-tu me rendre quarante francs?

—Pas possible.

—Songe que tu perdras ma pratique.

—Allons! faut bien s'exécuter; mais on peut dire que vous n'êtes guère généreux. Voilà, bourgeois.

Et, poussant un gros soupir, Mousset tira de sa poche deux louis qu'il se disposait à mettre sur la table.

—Dans ma main,—observa Michaël en l'arrêtant;—cela fera moins de bruit. Mousset ne put s'empêcher de hausser les épaules et ajouta:

—Si vous avez besoin de moi, vous m'enverrez le père Rouilloux; toujours à l'entrepôt, vous savez, ou bien au coin de la rue Royale et du faubourg Saint-Honoré, à droite; fameux endroit encore celui-là! mais pour le détail, et seulement jusqu'au soir; c'est la consigne.

Le brigand se retira, et Michaël songea combien de jours, au moyen des quarante francs extorqués à Mousset, il pourrait vivre, sans toucher à un trésor que Rouilloux, dans son estimation tacite, faisait monter à plus d'un million.

—Rest incontestable, poursuivit l'avare, —qu'avec ceci je passerai le mois; mais voilà l'hiver, il faut du feu et des liqueurs fortes pour mes clients; ces gens-là ont d'infâmes habitudes; puis deux logements sont une charge onéreuse, et j'aurai bien